

Discours du 11 novembre 2022

- Emmanuelle Pierre-Marie -

Maire du 12^e

Madame la députée, chère Eva Sas,

Madame la conseillère régionale d'Île de France, chère Valérie Montandon,

Madame l'adjointe à la Maire de Paris en charge des sociétés d'économie mixtes et des sociétés publiques locales, Chère Sandrine Charnoz,

Monsieur le Conseiller délégué à la Maire de Paris en charge des Outre-mer, Cher Jacques Martial,

Mesdames et messieurs les élu-es,

Monsieur le président du comité d'entente des anciens combattants, cher Maurice Cassan,

Mesdames et messieurs les membres d'association d'anciens combattants,

Mesdames et messieurs,

À l'été 1914, l'Europe découvrait une nouvelle fois l'horreur d'une guerre. 1870 était encore dans les esprits. Les guerres coloniales également, avec leur lot de massacres.

En 1914, l'horreur était industrielle.

« Français, Anglais, Allemands, Italiens, Russes : à ces milliers d'hommes de s'unir. Que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar ».

Ce sont les mots du dernier discours prononcé par Jean Jaurès, une grandiose ode pacifiste pour la paix prononcée à Lyon en juillet 1914.

Cinq jours plus tard, Jaurès mourrait, assassiné au café du Croissant, à Paris.

Trois jours plus tard, la guerre était déclarée. Avec lui, mourra l'idée de paix.

Après lui, mourront des millions de victimes.

L'horreur de 1914 se nourrit du contraste. Dans les trains qui les amènent au front, la fraternité des armes, apaisée, et d'une normalité terrifiante, jure avec l'atrocité absolue d'un champ de bataille qui les attend.

“Bientôt, ce ne sera plus du jeu”.

Déjà, ces soldats n'ont plus de destinée. *“Fiancés de la terre”*, comme le disait Aragon, *“et promis des douleurs”*.

Le souvenir de leurs amours s'effacera si vite. Ceux qui survivront vivront souvent mutilés. Des blessures invisibles, mentales, qu'ils traîneront toute leur vie.

Une vie qui connaîtra encore une guerre mondiale et pour certains d'entre eux, qu'ils soient juifs, communistes, homosexuels ou simplement résistants, un autre train.

L'horreur de la guerre. Quels mots mettre sur l'innommable ? Nous reste une litanie de chiffres macabres. Dans le monde, 10 millions de morts militaires, 9 millions de civils. Les Alliés de la Première Guerre mondiale comme les Empires centraux perdent approximativement plus de 9 millions de vies chacun, sans parler de l'épidémie de grippe espagnole, conséquence indirecte de la guerre. Pour la France, 1 million 400 mille morts, le plus lourd tribut d'Europe. Un quart des jeunes âgés de 18 à 27 ans.

Une véritable hécatombe.

Parmi ces morts, il y en a des plus invraisemblables : les fusillés pour l'exemple. Les déserteurs, ceux qui refusèrent d'obéir, qui entonnèrent la chanson de Craonne, qui trouvaient la force inouïe de s'automutiler pour échapper à une mort certaine, au total 600 morts.

Avec le recul des années, naïvement, on serait tentés de se demander, : mais tout ça pour quoi, au juste ?

Anatole France disait « on croit mourir pour la patrie, on meurt pour des industriels » : producteurs d'obus et de chars, les profiteurs de guerre ne datent pas d'aujourd'hui.

Quatre ans de guerre ne passent pas à la vitesse d'un battement de cil. Quatre ans de guerre ont marqué le monde comme jamais auparavant. Quatre empires centenaires ont sombré avec cette guerre. Des tabous sociétaux aussi lorsque la lumière revient :

Les femmes obtiennent le droit de vote dans les pays anglo-saxons, elles qui avaient fait tourner les usines en l'absence des hommes.

Puis la décennie des années 20 arrive, et avec elle une jeune génération qui rêve d'un monde nouveau et proclame : « plus jamais ça ! ».

André Gide et Marcel Proust en donnent le ton littéraire, le mouvement dada dont Tristan Tzara publie le manifeste déchaîne un individualisme extravagant et le surréalisme d'André Breton pointe son nez. C'est aussi l'arrivée du jazz et des dancing, incarnés par Joséphine Baker dansant le charleston aux Folies-Bergères. Le « plus jamais ça » s'incarne aussi politiquement.

Rappelons-nous que c'est sur les ruines encore fumantes d'une Europe qui pansait à peine ses plaies qu'en 1922, il y a exactement 100 ans, les ligues des droits de l'homme françaises et allemandes, rejointes par une vingtaines d'autres organisations issues des pays d'Europe, fondèrent la Fédération Internationale pour les Droits de l'Homme, aujourd'hui, les Droits Humains.

Pour la première fois, la paix par les droits humains était un objectif universel qui transcendait les cultures.

L'universalité de la condition humaine et l'inconditionnalité de ses droits rassemblaient les militantes et les militants venus d'horizons divers.

Rappelons-nous que c'est après la première guerre mondiale que les peuples se mirent à parler ensemble ouvertement de paix.

Si la Société des Nations fut *in fine* un échec, cette première tentative a certainement permis à l'ONU de voir le jour. Elle reste encore aujourd'hui un bien commun précieux pour nous aider à préserver la paix.

Oui, nous nous retrouvons, un siècle plus tard, encore à nous poser inlassablement la même question : comment ne pas refaire les mêmes erreurs ?

Encore aujourd'hui, le fracas des canons retentit dans le monde alors que des défis immenses se présentent à nous, l'humanité tarde encore à réagir et continue de se diviser : le changement climatique est là, c'est une réalité, des millions de personnes en meurent déjà et nous devrions consacrer toute notre énergie, notre intelligence et notre savoir-faire humain pour y faire face.

Nous pensons bien évidemment à l'Ukraine agressée par la Russie et à son peuple auquel nous adressons un message d'amitié, sans oublier les provocations des régimes chinois et nord-coréens, ou les conflits qui traversent le continent africain.

Nous pensons à Marioupol, Kherson, Donetsk, ces villes martyres, déjà meurtries il y a plus de 100 ans ? Comment regarder ces jeunes hommes, ces femmes, qui partent au combat dans des adieux déchirants, sans déjà voir leurs destinées.

Pendant qu'un tyran regarde, derrière les hauts murs du Kremlin, les méfaits de ses actions, du Mali à la Syrie, de l'Ukraine à la Lybie, déjà, la pierre pense où les noms des morts s'inscrivent. Ils seront les mots d'or sur les places d'Ukraine. Comme ceux de 14 sont devenus les noms gravés sur les places de nos villages et de nos villes.

Chaque année depuis 1918, nous nous rappelons l'horreur. Nous nous rappelons nos minutes contemplatives sur ces monuments devant lesquels parfois, nous nous arrêtons depuis l'enfance.

Nous rappelons le sort des soldats coloniaux, des tirailleurs sénégalais et de tous les autres, venus mourir pour une patrie qui n'était pas la leur, au bout du monde, dans le froid et la boue.

Nous rappelons encore le sort des oubliées de la guerre : les femmes, victimes de violences sexuelles, de massacres. Et les enfants. Ces victimes tuées. Nous nous en souvenons aujourd'hui, nous en avons le devoir.

Comme l'écrivait Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, « les moments de crise sont ceux qui produisent un redoublement de vie chez les hommes ». Alors à nous, femmes et hommes de faire en sorte que ce « battement unanime de nos cœurs », dont parlait Jaurès en 1914, écarte le cauchemar. Quel plus bel hommage pouvons-nous rendre aux morts, que de rappeler leur histoire et de faire en sorte que celles-ci ne furent pas vaines.

Je vous remercie,